

Jacques Ferron et l'histoire de la formation sociale québécoise

Robert Migner

Volume 12, numéro 3-4, octobre 1976

Jacques Ferron

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036638ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036638ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Migner, R. (1976). Jacques Ferron et l'histoire de la formation sociale québécoise. *Études françaises*, 12(3-4), 343-352. <https://doi.org/10.7202/036638ar>

JACQUES FERRON ET L'HISTOIRE DE LA FORMATION SOCIALE QUÉBÉCOISE

Robert Migner

Il est toujours difficile d'accéder à l'étude scientifique de l'histoire de la pensée canadienne-française, ce produit culturel d'une formation sociale « dont le développement historique n'a pas été normal ¹ » à cause des formes particulières de la lutte des classes imposées par la colonisation britannique. Dans l'histoire intellectuelle de notre peuple, le social et le national s'entrecroisent, se mêlent et bien souvent se rejettent. C'est ainsi que l'analyse de la conception de l'histoire du romancier Jacques Ferron, c'est-à-dire de la région historique de sa production culturelle, doit procéder de l'isolation puis de l'identification des paramètres et des composantes dont le chevauchement et les contradictions forment son idéologie ² historique. Dans cette problématique,

1. Michel Brunet, « Trois dominantes de la pensée canadienne-française : l'agriculturisme, l'anti-étatisme et le messianisme » dans *La Présence anglaise et les Canadiens* (Montréal : Beauchemin, 1964), 114.

2. Entendue comme un ensemble à cohérence relative d'idées, de représentations, de principes et de pratiques d'une classe ou d'une fraction de classe à fonction d'occultation, d'identification — de « ciment social », selon l'expression de Gramsci — et de domination.

*Historiettes*³, le seul véritable essai-roman historique de Jacques Ferron, s'impose comme un document privilégié. Peu connu des professionnels de l'histoire, *Historiettes* n'a soulevé aucun véritable débat. On l'a ignoré. Pourtant, le livre séduit formellement. Une langue gaie, vive, rythmée et drôle appuie les vigoureux coups de massue que le romancier assène aux interprétations « reconnues » de l'histoire nationale ainsi qu'à leurs parrains.

Car Ferron n'aime pas les historiens de métier, du moins ceux qu'on lisait durant les années '60. Groulx, Frégault et Trudel y sont littéralement pourfendus, le premier comme « vieux toqué⁴ » de « mauvais historien⁵ », le second comme « faussaire⁶ » et l'autre comme un « con » au service de l'Angleterre⁷. Le principal chef d'accusation porté contre ces idéologues, souligne le procureur romancier, est d'avoir mis « le passé au temps mort⁸ », enseveli sous une montagne de références, de notes et de renvois de toutes sortes et déformé par les interprétations cléricales et/ou coloniales qui ont longtemps dominé l'historiographie québécoise. Pour Ferron, les historiens issus des séminaires ou des universités ont déformé, embrouillé et falsifié le passé québécois. Ferron a raison. Déjà service d'État dans l'Égypte pharaonique, l'histoire a toujours fait partie des outils par lesquels la classe dirigeante a maintenu son hégémonie idéologique. Chasse gardée de l'élite, affaire de spécialiste, l'histoire est d'abord celle des dominants de l'équipe gagnante et c'est d'eux qu'elle nous parle. Cette prise de conscience du caractère idéologique de l'historiographie canadienne-française amène Ferron à une relecture de notre histoire, relecture intégrée au contexte de « révolution tranquille » dans lequel l'auteur fonctionne lui-même comme protagoniste. C'est dans ce sens que Ferron est nettement historiciste : il envisage l'histoire en fonction de

3. Jacques Ferron, *Historiettes* (Montréal : Le Jour, 1969), dorénavant *Hist.*

4. *Hist.*, 113.

5. *Hist.*, 28.

6. *Hist.*, dédicace.

7. *Hist.*, 54.

8. *Hist.*, dédicace.

ce qu'il considère comme les luttes progressistes de son temps. Ses lectures sont considérables, sa culture historique impressionnante. Ferron connaît et domine l'événementiel. On sent que s'il hait les historiens, il les a néanmoins lus en profondeur, remontant même aux sources dont ils se sont servi. Bien outillé, Ferron est prêt à re-voir l'histoire nationale qui « vit comme un roman ⁹ ». La démarche était sympathique mais malheureusement l'auteur n'a pas su échapper à la présentation de vieilles propositions idéologiques de notre historiographie qu'il a déguisées sous des formes nouvelles.

Pour Ferron, le passé se mesure, se limite et l'histoire « a un commencement ¹⁰ ». Les Canadiens français ne commencent à vivre comme peuple qu'au moment où le patriotisme, cette « vertu naturelle, presque familiale... devient le nationalisme ¹¹ ». Cette coupure historique — Groulx aurait dit cette « naissance d'une race » — se produit en tant qu'événement surdéterminant quelque part au 19^e siècle : « L'histoire d'un peuple débute au moment où il prend conscience de lui-même et acquiert la certitude de son avenir. Or cette foi et cette conscience n'ont pas été ressenties en Bas-Canada avant le XIX^e siècle. Tout ce qui précède n'est que littérature ¹². » Pour Ferron, l'époque de la Nouvelle-France n'appartient pas à notre histoire nationale. Ceux qui prétendent le contraire, comme Lionel Groulx, n'auraient rien compris à l'aventure coloniale de la France en Amérique septentrionale : « L'erreur de ce brave homme fut la suivante : il n'a pas compris que l'Amérique française n'était au fond que l'Amérique amérindienne. Par le Saint-Laurent, les Grands Lacs et le Mississippi, les Français avaient organisé un réseau commercial, rien de plus ¹³. » Tout en évaluant justement l'importance de la fourrure dans l'économie coloniale, Ferron oublie le peuplement concret de la Nouvelle-France. La colonie avait ses villes, son agriculture seigneuriale et une population

9. *Hist.*, dédicace.

10. *Hist.*, 11.

11. *Hist.*, 9.

12. *Hist.*, 11-12.

13. *Hist.*, 29.

peu nombreuse en comparaison de la Nouvelle-Angleterre mais enracinée dans la vallée du Saint-Laurent. Les colons devaient s'adapter au milieu, à la forêt, à la nordicité. Dès la deuxième génération, ils n'étaient pratiquement plus Bretons, Normands ou Charentais mais Canadiens. Ils n'attendirent pas le 19^e siècle pour vivre et se comporter en Canadiens et le mémoire de Gilles Hocquart (1737), intendant de la Nouvelle-France de 1729 à 1748, est des plus formel à ce sujet¹⁴. C'est que Ferron confond histoire et nationalisme. L'histoire est le procès d'évolution de l'humanité dans ses changements de formes et selon les différents modes de production. Le nationalisme est l'idéologie qui valorise le sentiment national et qui apparaît au moment où les formations sociales se fixent dans les formes géo-politiques modernes. Dans le monde occidental, c'est la bourgeoisie montante qui s'est faite le véhicule par excellence du nationalisme. L'histoire canadienne commence concrètement dès que des colons français s'installent en permanence au Canada tandis que le nationalisme canadien n'apparaît véritablement qu'à la fin du 18^e siècle. Cette confusion et cette méconnaissance du procès historique amène l'auteur à rejeter la thèse de la Conquête soutenue par l'École de Montréal depuis les premiers travaux de Maurice Séguin à la fin des années 1940. « La prise du Canada par l'Angleterre, écrit Ferron, contrairement aux prétentions de l'École de Montréal, n'a guère été ressentie par les Canadiens. » Reprenant à son compte la vieille thèse colonialiste et impérialiste de l'historiographie anglo-canadienne, Ferron va jusqu'à soutenir que les Canadiens français « se sont adaptés aux institutions anglaises et servi d'elles pour continuer à progresser¹⁵ ». Vive la *Pax Britannica*, l'*habeas corpus* et la *Common law*! Thomas Chapais, l'abbé Maheu et Fernand Ouellet n'auraient pu mieux dire. Ce qui étonne le lecteur attentif c'est que, malgré les prétentions de Ferron de fixer le commencement de notre histoire nationale, l'auteur demeure

14. *Collection de mémoires et de relations sur l'histoire ancienne du Canada publiée sous la direction de la Société littéraire et historique de Québec* (Québec, 1840), 1-14.

15. *Hist.*, 126.

pratiquement muet à ce sujet, se contentant de nous murmurer un quelque part au 19^e siècle. Enfin, Ferron consacre l'essentiel de son livre à nous parler de la Nouvelle-France tout en affirmant que cette aire historique ne fait pas partie de notre passé national. Le plan de Ferron n'alimente guère les interprétations qu'il propose au lecteur.

Dollard des Ormeaux, Jeanne Mance, Maisonneuve et surtout Jérôme Le Royer de la Dauversière n'échappent pas à la critique acerbe du romancier. Ferron consacre à leur massacre historiographique des pages amusantes mais qui viennent un peu tard. En 1969, lorsque parut *Historiettes*, ces Français n'étaient plus héros canadiens depuis belle lurette. Et la persistance de Ferron de frapper sur ces morts (au sens historiographique, évidemment) étonne. On flaire l'ancien complexe d'infériorité canadien-français devant le « maudit Français » que Ferron oppose toujours aux « bons Sauvages » : « ... le bas peuple de France opprimé, inculte, plus sauvage que les Sauvages, et ceux de l'Amérique du Nord aussi misérables, mais libres, fiers et humains ¹⁶... » Sa méconnaissance des formations sociales amérindiennes et de leur mode de production lignager ou parental qui ignorait la marchandise jusqu'à l'arrivée des mercantilistes européens amène Ferron à idéaliser le Sauvage et son mode de vie « naturel » : « Il en fut de la barbarie comme de la picote et de la vérole : les Blancs la leur donnèrent ¹⁷. » L'utilisation historique du couple « maudits Français/bons Sauvages » présente deux avantages sur le plan de la psychothérapie du peuple canadien-français :

- a) Ce sont les Français qui ont maltraité les Indiens. Les Canadiens français n'existant pas encore en tant que nation sont de purs innocents dans cette cause de génocide.
- b) Ce sont les Français qui ont cédé le Canada à l'Angleterre. Il n'y a pas eu « conquête » mais « cession » de « quelques arpents de neige » à l'Angleterre. Les Cana-

16. *Hist.*, 48.

17. *Hist.*, 48.

diens français n'existant pas encore comme nation en 1760 n'ont donc pas été vaineus.

Cette interprétation de la Nouvelle-France est bien enracinée dans l'histoire de la pensée canadienne-française. On la retrouve dans le roman nationaliste sous la forme de ce que je qualifie de « syndrome de Bigot ». Les indépendantistes des années 1930, Dostaler O'Leary en tête ¹⁸, l'avaient adoptée dans leur reconstruction du passé québécois. On la reconnaît dans sa forme politique dans le discours du maire Jean Drapeau en réponse au « Vive le Québec libre! » de Charles de Gaulle en 1967. Jacques Ferron la véhicule sous une forme littéraire dans *Historiettes*. L'histoire scientifique ne peut s'accommoder de cette vision idéaliste et sécurisante de l'itinéraire canadien-français. L'amnésie historique est bien l'une des caractéristiques des peuples conquis et colonisés. Et Jacques Ferron, historien, n'a pas échappé à cette maladie héréditaire chez les Canadiens français.

Dans son interprétation de la Nouvelle-France, l'auteur ne comprend pas la fonction concrète des compagnies religieuses à l'époque mercantiliste ¹⁹. Il glorifie les missions jésuites en Huronie ²⁰ en ignorant systématiquement le rôle de ces missionnaires en tant que commis d'avant-garde dans la traite des fourrures. Les Jésuites, ne l'oublions jamais, s'adonnaient au commerce des pelleteries et, comme les autres compagnies commerciales du 17^e siècle, poursuivaient des intérêts économiques facilement identifiables, tout en assumant des fonctions idéologico-religieuses complémentaires. En réalité, le récit de Ferron sur notre Ancien Régime est tout entier focalisé sur la démolition des faux héros, ce qui n'est, en définitive, que de l'histoire élitiste à rebours. Les habitants, les artisans, les domestiques, les travailleurs engagés et les esclaves sont absents dans sa reconstruction historique. C'est vrai, j'allais l'oublier, le peuple n'existe pas encore. À choisir

18. Voir Dostaler O'Leary, *Séparatisme, doctrine constructive* (Montréal, 1937) et « *L'Inferiority complex* » (Montréal, 1934).

19. *Hist.*, 60-70.

20. *Hist.*, 96-97.

la perspective de l'aigle plutôt que celle de la grenouille, on risque de n'apercevoir que les têtes couronnées ou fortunées et d'être prisonnier des règles du jeu que ces élites ont imposées.

Reprenons le fil des événements. Le rythme de nos commentaires se module à la fréquence du récit de Jacques Ferron : la Confédération, Riel, la dictature cléricale, voilà l'armature triangulaire sur laquelle repose l'interprétation de Ferron de notre histoire contemporaine, pour lui, d'ailleurs, la seule histoire. Il affirme que la Confédération de 1867 s'est avérée une stricte « entreprise ferroviaire ²¹ ». Et il a raison. C'est d'ailleurs la seule lecture possible des documents de l'époque. Ferron s'explique : « Il s'agissait de pousser la traque *coast to coast*, c'était urgent, autrement les Américains qui avaient déjà arraché à la reine l'Oregon et l'État de Washington ne faisaient qu'une bouchée de l'Ouest canadien. La Confédération, c'est ça, rien de plus ²². » Imposé au Québec par la haute bourgeoisie *canadian* et ses membres *in partibus* francophones (G.-E. Cartier et cie), « ces ministres couillons ²³ », le régime de 1867 constitue la reprise en main du colonialisme britannique par les hommes d'Ottawa : « Ceux qui vont raconter qu'elle est pacte librement consenti de deux nations libres, portent livrée ²⁴. » Dix-huit ans plus tard, l'exécution de Riel et de la formation sociale métisse ferme l'Ouest aux Canadiens français. Ce fut, selon Ferron, sa conséquence psychologique la plus considérable : « Et l'Ouest, où nous avons eu accès aussi longtemps qu'il avait fallu des prouesses pour s'y rendre, nous fut fermé par les facilités de la traque ²⁵. » Et l'écrivain indépendantiste de la « révolution tranquille » qui, en 1969, demeure toujours un « fédéraliste dépité » (selon l'expression de Maurice Séguin) relie la pendaison de Louis Riel à la Confédération de 1867 : « ... la Confédération, telle qu'on nous la propose, elle est tout sim-

21. *Hist.*, 17.

22. *Hist.*, 30.

23. *Hist.*, 17.

24. *Hist.*, 14.

25. *Hist.*, 19.

plement pourrie, vu qu'elle a été pendue à Régina avec Louis Riel ²⁶. » Les pages de Ferron sur l'époque de 1867 sont de loin les plus solides et justes d'*Historiettes*. Son analyse part de la base économique, de la matière infrastructurelle, et arrive à son reflet superstructurel politique. L'auteur avait procédé de la même façon pour étudier sommairement la société de la Nouvelle-Angleterre ²⁷. Cette approche matérialiste lui a alors permis de faire du travail d'historien.

En 1900, Ferron redevient idéaliste, comme pour la Nouvelle-France. Son texte sur le 20^e siècle est dominé par ce qu'il considère comme la tyrannie du clergé qui débiterait au tournant du siècle, « ce tournant... dramatique ²⁸ ». Isolé culturellement de la France jusqu'aux années 1850 ²⁹, le Québec tomba progressivement sous le joug du clergé. « La liberté le stimulait, écrit Ferron, et le colonialisme créait un vide politique qu'il s'empressait de remplir ³⁰. » Le clergé récupéra alors le patriotisme pour en faire un nationalisme sec et ecclésiastique ³¹ qui « défaisait l'histoire pour la réduire à une œuvre de glorification cléricale ³² », avec « le résultat qu'aujourd'hui le Canadien français n'a aucune culture historique et ne sait plus très bien qui il est ³³ ». Pour Ferron, la « révolution tranquille » renverse cette situation. L'État, en 1960, s'impose en chassant l'Église de ses chasses gardées. On reconnaît là le grand espoir libéral de la « révolution tranquille » qui s'alimentait tellement d'étatisme sans comprendre les fonctions véritables — répressives, idéologiques et de reproduction économique — de l'État capitaliste de l'après-guerre. Ces pages d'*Historiettes* rappellent les illusions de la petite bourgeoisie nationaliste canadienne-française qui a cru, durant la

26. *Hist.*, 31.

27. *Hist.*, 93.

28. *Hist.*, 25.

29. *Hist.*, 110. Les recherches récentes sur les relations franco-québécoises au 19^e siècle tendent à démontrer que l'isolement du Québec n'a pas été aussi complet qu'on l'a longtemps cru.

30. *Hist.*, 20.

31. *Hist.*, 10.

32. *Hist.*, 23.

33. *Hist.*, 25.

décennie qui nous précède, pouvoir mettre l'État du Québec à son service.

La pensée historique de Jacques Ferron s'articule autour de l'anticléricalisme, du nationalisme, de l'antifédéralisme, du libéralisme, du rejet de la France et de l'idéalisation des Amérindiens. On retrouve les quatre premiers thèmes chez les Rouges du 19^e siècle³⁴, cette expression politique de la petite bourgeoisie progressiste bas-canadienne. Les écrits historiques d'un Laurent-Olivier David, par exemple, en sont imbibés. Quant au syndrome de Bigot et de son corollaire, l'idéalisation amérindienne, thèmes omniprésents dans *Histoires*, nous avons déjà souligné leur enracinement dans l'histoire intellectuelle du Canada français. Cette interprétation idéaliste de l'histoire canadienne-française témoigne de l'idéologie petite-bourgeoise du romancier. En effet, une grande partie de la petite bourgeoisie voit l'histoire de sa formation sociale selon une temporalité et des rythmes différents de ceux des autres classes. En raison de sa position par rapport à la production sociale, par rapport aux conflits essentiels, elle ne saisit que rarement tous les tenants et aboutissants de l'histoire, ce qui la pousse à se réfugier dans des vues mythiques du passé, mais aussi du présent et de l'avenir³⁵. Chez le romancier Ferron, cette idéologie petite-bourgeoise éloignée du procès réel de la production³⁶ donc de l'histoire atteint son expression concentrée dans la parabole de Maître Borduas dont la vie ressemble à cet être national qu'est le peuple canadien-français. Pour Ferron, nous l'avons déjà dit, l'histoire vit comme un roman, avec pour héros trahi et contradictoire, individu problématique ajouterions-nous avec Gold-

34. Voir l'étude de Jean-Paul Bernard, *Les Rouges. Libéralisme, nationalisme et anticléricalisme au milieu du XIX^e siècle* (Montréal : Les Presses de l'Université du Québec, 1971).

35. Voir à ce sujet Jean-Marie Vincent, « Sur la montée et la victoire du nazisme » dans Maria-Antonietta Macciocchi, *Éléments pour une analyse du fascisme* (Paris : Union générale d'éditions, 1976), 1 : 63.

36. A l'exception de ses pages sur la Confédération et de son paragraphe sur la Nouvelle-Angleterre.

mann³⁷, le peuple canadien-français qui possède même son extrait de naissance (quelque part au 19^e siècle, après le départ des Français et la mise en réserve des Amérindiens), ses parents dégueulasses (les Français) et ses maîtres d'école bornés, sévères et autoritaires (les prêtres). Anxieux de retourner aux sources, de remonter aux formes historiques qui ont permis son apparition de producteur culturel, Jacques Ferron n'a pas échappé au piège de l'identification peuple/individu qu'une lecture attentive permet de déceler constamment en filigrane. Cette identification idéaliste a permis à Ferron d'absoudre et de re-crée la nation canadienne-française qui n'est pas responsable de son inconscient préhistorique. Opérant dans la région cervicale, dans la tête, le romancier n'a pas jugé bon de s'attarder au corps. C'est un peu pourquoi *Historiettes* a très mal vieilli à l'heure où l'histoire progressiste, sortie de la problématique de la décennie précédente, a définitivement opté pour la perspective de la grenouille, celle qui ne ment pas.

37. Lucien Goldmann, *Pour une sociologie du roman* (Paris : Gallimard, 1964).